

Dans ce cahier, consacré à la poésie marocaine contemporaine, j'ai cherché à faire place, plutôt qu'au « déjà installé » – souvent en poésie on ne trône que sur des ruines qui fument –, à ce qui s'amorce dans le « doute » et l'« hésitation » et qui, au-delà de la « simple agitation », instaure quelque chose d'inédit. Chacun des poètes présentés ici contribue en effet, en interrogeant chacun à sa manière le champ poétique aussi bien arabe, voire universel, que marocain, à créer une nouvelle dynamique qui va sans doute marquer pour longtemps ce qu'on a coutume d'appeler le « paysage poétique marocain » et le conduire à élargir les horizons de ce qui s'y trame déjà.

Tous (à l'exception d'Ibrahim Al Ansari qui éditait ses poèmes quelques années plus tôt) ont commencé à publier leurs textes à la fin des années 80 du siècle dernier et au cours des années 90, c'est-à-dire à un moment où le monde connut des bouleversements majeurs, dont on ne retiendra ici que l'effondrement du bloc socialiste, dont l'impact fut ressenti au Maroc, non moins que partout ailleurs, comme un séisme.

Dès lors qu'on croyait assister à la « Fin de l'Histoire », on fut enclin à se livrer à un « retour critique sur soi », à une remise en cause qui frôlait parfois des *mea culpa* solennels, parallèlement à une pratique poétique qui voulait balayer « l'idéologique – ersatz du politique auquel on a longtemps acculé le poème ». Beaucoup parmi ceux qui dénonçaient autrefois tout ce qui débordait du cadre comme pratique « bourgeoise », produisaient maintenant des discours théoriques para-universitaires enflés de termes tels que « modernité », « blanc sculpté », « architecture du silence », « sujet du poème », « non-sens » etc., tout en nimbant d'une auréole aveuglante les poètes mystiques qu'ils redécouvraient. Une fois encore, on a tenté de se « désaliéner »... En vain.

C'est alors que des poètes comme Jalal El Hakmaoui se sont « insurgés », allant jusqu'à une « lutte frontale » avec certains de leurs « aînés » (et avec ceux que ces derniers traînent dans leur sillage), et ont dénoncé le décalage existant entre ce qui s'écrit et les exigences de l'époque. Pour El Hakmaoui en effet, la poésie ne se dissocie pas de la vie, c'est-à-dire des manifestations immédiates du quotidien. Ce qui en découle, c'est une poésie légère, puisque débarrassée des « pesanteurs rhétoriques », ou même ironique et parfois provocante. *Certificat de célibat*, le recueil d'où sont extraits les textes traduits ici, grouille de mots et d'images bannis jusqu'alors du registre poétique.

Cette « langue fonctionnelle » dépouillée prolifère également, d'une manière très subtile, dans le livre de Mahmoud Abdelghani, *Une chambre par-delà la terre*. Là, le poème est perpétuellement en devenir, il se métamorphose dans cette chambre tantôt labyrinthe, tantôt tombeau ou espace érotique. Par ailleurs, Abdelghani n'hésite pas à afficher des références mais seulement pour les détourner. On y rencontre le dadaïsme ou Max Jacob ou encore Assayab, mais comme travestis par un questionnement critique œuvrant dans le poème.

La poésie prend soudain une tout autre allure dans *Avec une étoile, je conduis mes rêves à la rivière* d'Ibrahim Al Ansari. Comme des moineaux lâchés d'une geôle, les poèmes qui composent ce livre se déploient dans différentes directions et interrogent les lieux de la mémoire. Écrits pour la plupart en prison, on dirait qu'ils épousent ce

lieu muré, ou, plus amplement, la ville de Marrakech (où le poète est né et a grandi) telle qu'elle se montre ceinte de ses remparts : aussi se caractérisent-ils par une construction solide où une machine syntaxique bien huilée est à l'œuvre.

Jamal Boudouma, pour sa part, à cause certainement de ses études et de ses pratiques théâtrales, transforme le poème en une machinerie dramatique onirique, où se retrouvent, défilant sur des scènes éclairées par les phalanges allumées des morts, Hamlet, Dom Juan et Œdipe ou Aragon. Espace d'étrangeté où seul le lampadaire, symbole d'une « malédiction » liée aux années d'études (on ne trouvait de lumière, pour lire – préparer ses examens, que sous les lampadaires dans les parcs publics), se dresse pour rappeler le Maroc.

Écrivant en français ou en tamazight, Mazouz inscrit ses poèmes dans la continuité du mouvement *Souffles* – dont le fondateur, Laâbi, qui n'est plus à présenter, publie également des textes dans ce numéro de *Po&sie* – sans pour autant, dit-il, se tromper d'époque. S'il est en effet un lecteur presque frénétique de Mohamed Khaïreddine – autre figure importante du même mouvement – sa propre réalité d'exilé d'aujourd'hui dans ces « villes plastiques » lui assure la distance nécessaire pour ne pas sombrer dans la pure reproduction. D'où des poèmes éclatés, où l'oralité joue un rôle moteur, mais qui gardent totalement leur cohérence. Sur un autre plan, Mazouz n'évoque sa « berbérété » que pour aussitôt la lier au « destin des hommes », dans un monde où les replis identitaires font rage.

Enfin, il me semble qu'on ne peut gagner le « pari difficile de la modernité » – dont on entend si souvent parler au Maroc – en insérant dans des textes écrits en arabe des mots français ou anglais tapés en caractères latins et en gras, ou en criant à qui veut l'entendre que « le poète marocain n'est plus l'expression de la tribu ou de la Patrie mais expression de soi ». Le problème n'est, à mon sens, ni dans la typographie, ni dans ce qu'on est censé représenter, mais il est là où on ne veut pas souvent le voir – le problème est politique. N'est-ce pas là l'une des données que les poètes ici présentés nous font comprendre ?

M. H.